



par **Clotilde CANTAMESSA**
stagiaire au Service général des Lettres et du Livre
et **Isabelle DECUYPER**
attachée au Service général des Lettres et du Livre



Carl Norac et Emmanuelle Eeckhout :

Le Noir quart d'heure, tradition boraine

Carl Norac¹ est un auteur montois mondialement connu, notamment grâce à son album jeunesse *Les Mots doux*². Cet auteur prolifique s'inscrit aussi bien dans la poésie que dans le théâtre. Emmanuelle Eeckhout est auteure et illustratrice. Elle vit à Nivelles après avoir habité dans la région de Charleroi.

Ils ont en commun le paysage des terrils et, ensemble, ils ont sorti l'album jeunesse *Le Noir Quart d'heure*³. Ils ont remis au goût du jour cette tradition boraine⁴, ce moment complice et crépusculaire, qui consiste à raconter une histoire dans l'obscurité. Souhaitons qu'elle ne s'arrête pas en si bonne route...



Carl Norac

Comment vous est venue l'envie d'écrire pour la jeunesse ?

EE : C'est venu spontanément. J'ai toujours eu envie de faire du dessin, j'ai choisi la section Illustration à Saint-Luc de Bruxelles. En dernière année, j'ai commencé à écrire mon premier album, *La Vengeance de Germaine*⁵. J'ai travaillé en bibliothèque dans la commune de Charleroi pendant 13 ans. Ça fait trois ans maintenant que je suis illustratrice indépendante. Sans remords ni regret !

CN : Il y a deux choses. Né d'un papa poète, j'étais fasciné par la chorégraphie de la main qui écrit. Ma mère comédienne, elle, m'a bercé dans les mots dits. Ça m'a amené naturellement vers l'écriture. Comme un enfant de boulanger qui aurait envie de mettre ses mains dans la pâte. Ensuite, nous sommes partis habiter une maison avec six kilomètres de forêt derrière celle-ci. Tous les jours, j'allais faire une promenade. Pour les agrémenter, j'inventais une histoire en marchant. Quand l'une d'elles me plaisait, je l'écrivais dans des petits carnets. J'écris d'ailleurs toujours dans des carnets et



Emmanuelle Eeckhout

j'imagine toujours des histoires en marchant. Il y a une relation physique à l'écriture. Mon rêve est que ça puisse se ressentir dans les mots et aussi dans les histoires.

Comment vous désignez-vous ? Auteur, écrivain, illustrateur, poète... ?

EE : Par facilité, auteur-illustrateur parce que c'est le terme le plus usité. Après, auteur me semble déjà réducteur. Est-ce qu'on n'est pas

¹ Retrouvez une interview de Carl Norac réalisée par la Charte des auteurs et des illustrateurs jeunesse sur <http://la-charte.fr/dans-les-petits-papiers-de-15/article/carl-norac>.

² *Les Mots doux*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 1996.

³ C. Norac, *Le Noir Quart d'heure*, ill. E. Eeckhout, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2015.

⁴ Le Borinage est une zone géographique de la région hennuyère se situant aux alentours de Mons et correspondant au bassin houiller.

⁵ *La Vengeance de Germaine*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2002.

écrivain quelque part même si ce sont des textes courts ? Même chose pour illustrateur, qui serait dessinateur dans un sens plus large. CN : J'aime dire poète parce que c'est un mot un peu galvaudé. C'est mon genre littéraire préféré, car il transcende tous les autres. Que j'écrive un album, une prose, du théâtre, la petite lumière de départ, c'est toujours le mot poésie.

Comment travaillez-vous ? Quand vous écrivez, avez-vous des tics, rituels, manies ?

EE : J'aime travailler avec un fond sonore. Comme j'ai travaillé longtemps en bibliothèque, j'ai été habituée à être en contact avec des gens. Quand je me suis retrouvée toute seule à la maison, le silence me pesait beaucoup. Je travaille principalement à l'ordinateur, ce qui me permet de lancer des séries. En fait, je regarde plein de séries en travaillant ! [Rires.] CN : Moi qui croyais que tu étais très concentrée sur mon texte ! [Rires.] J'écris plutôt les livres pour enfants le matin et les poèmes le soir ou la nuit. J'écoute aussi beaucoup de musique. La première que j'entends est celle des gens qui parlent dans la rue. J'adore être dans des lieux publics pour écrire. Mon rêve est d'être dans la vie au moment de l'écriture elle-même. À la maison, j'aime écouter des musiques. Soit comme accompagnement du geste d'écrire, soit parce que j'écris à leur propos, ce qui est devenu une spécialité pour moi⁶. J'adore rentrer dans la logique d'une musique, dans l'esprit d'un compositeur, sans les armes du solfège - je ne suis pas musicien - mais avec une forme de candeur, de fraîcheur.

Pour *Monsieur Satie*⁷, j'ai eu le Grand Prix de l'Académie Charles Cros, un prix très célèbre. Je me suis retrouvé entouré de musiciens et je me demandais ce que je faisais là ! Un jour, j'ai eu une commande de *l'Opéra* de Bruxelles qui souhaitait une nouvelle version du *Carnaval des animaux*⁸. J'ai donc écrit ce texte en écoutant Camille Saint-Saëns. C'est vraiment devenu une passion. En février 2015, j'ai travaillé avec Irène Jacob sur la mise en narration des quatre saisons de Vivaldi et de Piazzolla⁹. En mars, j'ai adapté une version de *Roméo et Juliette* de Prokofiev pour *l'Opéra* de Lyon¹⁰. Ça me permet en plus d'entrer dans des lieux magnifiques où je peux errer durant les répétitions. D'ailleurs, j'ai reçu un projet en octobre.

Paul Agnew et les Arts Florissants¹¹ m'ont demandé de travailler avec eux pour présenter la musique de Monteverdi aux enfants. J'écoute déjà en boucle les madrigaux de Monteverdi !

Emmanuelle, nous avons aperçu dans vos livres des bribes photographiques. Êtes-vous photographe ?

EE : Je ne suis pas photographe, mais j'aurais bien aimé. Pour *Le Noir Quart d'heure*, mais aussi pour *Mon monstre et moi*¹², je prends des photos ou les découpe dans des magazines, et je les retravaille par ordinateur. Je change les couleurs et les formes, ce qui crée des motifs et des textures différents, comme une matière en plus. Pour cette image-ci, c'est une grande broderie qu'il a fallu déformer pour le halo de lumière.

CN : C'est chouette parce que, d'une broderie, tu en fais une Voie lactée...

EE : Oui, c'est un peu mon idée. Comme c'est un petit embryon, les filaments sont liés les uns les autres. Il y a aussi le tronc d'arbre, le plancher qui sont tirés de photos. Tout est fait par ordinateur. Comme je n'ai pas de tablette graphique, je fais tout à la souris.

CN : Tu prends une souris pour dessiner un ours ! [Rires.]

EE : [Rires.] Pour le trait des personnages, je fais un dessin sur papier. Je le scanne et je le retravaille par ordinateur. Comme je suis un peu bordélique, l'ordinateur m'aide à mettre de l'ordre dans mes idées et à me concentrer. J'aime travailler avec peu de couleurs aussi, comme pour *Grand Guili*, *Nuit* ou, encore, *Les fantômes, ça n'existe pas*¹³ ! C'est toujours délicat, car, commercialement, ce sont des livres qui attirent moins le regard.

Envisagez-vous de travailler dans un autre genre ?

EE : J'aimerais bien écrire des romans ou me lancer dans la BD.

CN : Mon rêve est d'écrire un livret d'opéra. J'adore les romans graphiques également. J'ai eu l'occasion d'en faire un avec Stéphane Poulin que j'ai rencontré lors d'une résidence à Québec. J'avais reçu une bourse pour écrire un livre de poèmes. *Au pays de la mémoire blanche*¹⁴ est plutôt un livre pour adolescents et adultes. Stéphane a tout illustré à la peinture à l'huile. On a mis six ans pour le faire !

⁶ Avec J. Balibar, *Swing café*, ill. R. Dautremer, Paris, Didier Jeunesse, 2010 ; *L'Opéra volant*, ill. V. Hié, Voisins-le-Bretonneux, Rue du monde, 2014.

⁷ *Monsieur Satie, l'homme qui avait un petit piano dans la tête*, ill. É. Nouhen et narrateur Fr. Morel, Paris, Didier Jeunesse, 2006.

⁸ *Le Carnaval des animaux*, ill. O. Tallec, Paris, Sarbacane, 2005.

⁹ Voir la vidéo sur <http://www.theatre-ranelagh.com/fr/saison-2014-2015/theatre/les-saisons-vivaldi-piazzolla>.

¹⁰ Plus d'informations sur <http://www.opera-lyon.com/spectacle/opera/opera-de-poche>.

¹¹ Voir leur site sur www.arts-florissants.com.

¹² *Mon monstre et moi*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2011.

¹³ J. Leroy, *Grand Guili*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2012 ; *Nuit*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2009 ; *Les fantômes, ça n'existe pas !*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2008.

¹⁴ *Au pays de la mémoire blanche*, ill. S. Poulin, Paris, Sarbacane, 2011.

En tant qu'auteurs, quels sont vos rapports avec le jeune public ? Avez-vous des lecteurs tests par exemple ?

CN : Le test, c'est l'illustrateur et l'éditeur. Il faut que ça plaise aux deux. Nous avons le regard acéré de l'éditeur et c'est ce qui sépare le livre d'un produit. Le texte doit être travaillé, mais quand c'est trop, il perd sa spontanéité. Je me méfie de cette nouvelle tendance chez les éditeurs français où l'éditeur accepte le projet, mais sous réserve de la faisabilité discutée dans un comité de lecture tourné davantage vers le commercial.

EE : Je trouve que les lecteurs tests peuvent fermer des portes. L'histoire peut déplaire à un enfant et plaire à un autre. Le but n'est pas de se formater à l'attente du lecteur. Le fait que certains livres suscitent des interrogations n'est pas une mauvaise chose. Il ne faut pas louer son coup, entendons-nous, mais je trouve que, si on se conforme aux desiderata des lecteurs, on risque de tomber dans la standardisation. Quand je travaille, le but est aussi le plaisir que j'en ai, c'est un peu égoïste comme travail. J'avoue, parfois, ce sont des scènes de la vie de tous les jours avec mes petits neveux qui m'ont inspiré certaines histoires, comme pour mon dernier album *C'est pas ma faute, Maman*¹⁵ !

Par la suite, avez-vous déjà réalisé des activités en classe, lu vos œuvres ?

EE : Oui, oui. C'est la surprise de voir comment le livre est accueilli. La première fois que j'ai lu *La Vengeance de Germaine*¹⁶, il y avait pas mal de réactions autour du livre, car la fin est très noire et cruelle. Après la lecture, il y avait une petite minute de silence, puis ils se lâchaient en disant : « Mais moi, je ferais bien ça à telle personne ou à un copain de la classe ! » Finalement, c'était assez cathartique. Les animations sont tellement variables aussi, ça dépend de la préparation des professeurs en amont, parfois simplement de l'endroit où l'on se trouve.

CN : J'aime lire des poèmes et des histoires dans les écoles. À partir d'un moment, il y a des chapitres de son livre qu'on connaît par cœur. On n'est plus dans la lecture, mais dans un autre partage qui se fait avec le regard. J'aime dialoguer avec les enfants. Quelquefois, ils me posent des questions qui m'inspirent un

livre. Par exemple, une petite fille m'a demandé : « Pourquoi ta maman te punissait quand tu étais petit ? » ce qui m'a amené à écrire *Ne me mange pas*, avec Carll Cneut¹⁷. J'adore raconter des anecdotes aux enfants, parfois elles deviennent des histoires. Un jour, ma fille a découvert ma calvitie, elle m'a demandé : « Papa, c'est quoi ce grand trou ? » et je lui ai dit : « C'est l'emplacement des nids d'oiseaux. Quand j'étais petit, je me prenais pour un arbre et un jour, j'ai vu des oiseaux y construire un nid. » Je l'ai raconté à d'autres enfants par la suite. Je les voyais rire, avoir de grands yeux, et cette petite partie de poésie passait très bien. Finalement, cette histoire est le noyau d'un livre avec Christian Voltz, *Le Nid de Jean*, qui sortira prochainement chez « Pastel ». J'aime aussi faire rire les enfants et leur donner une image d'un écrivain vivant. Une petite fille m'a dit un jour : « Ha Carl, ça fait du bien de t'écouter ! D'autant plus, que je pensais que tu étais mort ; je pensais que les écrivains étaient d'autrefois ! » [Rires.]

Comment décririez-vous la relation auteur-illustrateur ?

CN : Emmanuelle et moi, nous nous sommes rencontrés dans un salon du livre. L'envie de travailler avec l'autre vient d'une rencontre humaine. Ça dépasse le côté artistique. Il y a quelque chose qui n'est pas dans la froideur, mais qui est dans l'affectif. Ce sont d'ailleurs les meilleurs livres qui en ressortent. Après, tous les cas de figure sont possibles. Ça dépend de l'éditeur. On a la chance chez Pastel de pouvoir en discuter avec l'éditrice, Odile Josselin. Il y a vraiment une décision qui est prise ensemble. Comme j'explique aux enfants, on ne va pas mettre une clé USB dans l'oreille de l'illustrateur pour capter les images. Ce que je trouve extraordinaire, c'est que deux imaginaires totalement différents se rencontrent en un point magique comme deux rivières qui font une force tellurique. L'album se construit là-dessus. Dans mon cas, à moins que l'illustrateur ne me le demande, je ne donne aucune indication. Les illustrateurs travaillent de différentes façons : par exemple, Rébecca Dautremer m'a envoyé image par image pour *Sentimento*¹⁸ ; Kitty Crowther m'a dit : « On en reparlera quand j'en aurai fini ! » pour l'album *La Grande Ourse*¹⁹ ; quant

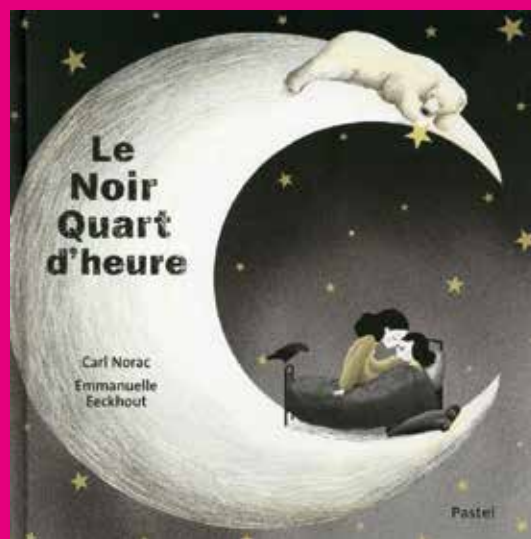
¹⁵ *C'est pas ma faute, Maman !*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2015.

¹⁶ *La Vengeance de Germaine*, op. cit.

¹⁷ Carll Cneut a reçu le Prix de la culture flamande 2014-2015. Il a illustré, notamment, A. Castagnoli, *La Volière dorée*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2015.

¹⁸ *Sentimento*, ill. R. Dautremer, Paris, Tom'poche, 2013.

¹⁹ *La Grande Ourse*, ill. K. Crowther, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 1999.



à Christian Voltz, il m'a demandé si j'aimais bien le personnage qu'il a créé pour incarner mon récit.

EE : Quand trop de choses se discutent entre auteur et illustrateur, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Parfois, il vaut mieux se dire que quelque chose coince et arrêter le projet. Quand on travaille sur un texte et que les choses viennent naturellement, l'alchimie apparaît ! Personnellement, je préfère accorder la priorité aux gens que je connais pour préserver cette dimension humaine dans le livre jeunesse. Ça m'arrive de faire des choses très alimentaires, il faut être honnête. Mais les commandes faites à la va-vite, on le remarque. Rien ne vaut un album avec une belle histoire humaine derrière.

CN : Par contre, l'auteur peut mettre des didascalies. Aujourd'hui, on essaie d'éviter la redondance dans les albums jeunesse. La surprise ou l'événement sera forcément montré par l'image. Mais c'est un élément purement narratif, qui n'est pas quelque chose qui freine l'imagination de l'illustrateur. Au contraire, j'adore quand l'illustrateur y va. Il apporte une deuxième lecture de l'histoire par sa vision de l'illustration.

Racontez-nous la genèse de votre album *Le Noir Quart d'heure*.

EE : Lorsque Carl Norac m'a envoyé le texte *Le Noir Quart d'heure*, j'ai eu un vrai coup de foudre. Les images sont venues très naturellement. Il y a des textes vers lesquels je n'irai pas spontanément. Par exemple, *Le Noir Quart*

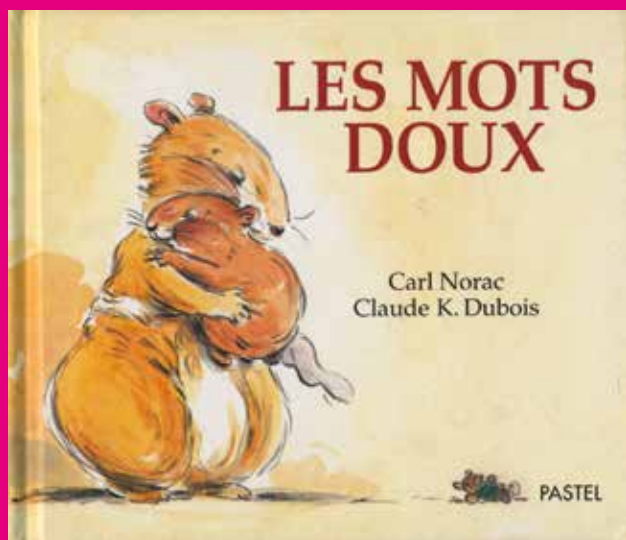
d'heure, je ne me sens pas capable de l'écrire comme ça, alors que je me suis éclatée à faire les dessins.

CN : Dans ce texte, on est entre le poème et le récit. Quand j'en ai parlé avec mon éditrice, Odile Josselin, elle m'a suggéré le nom d'Emmanuelle, et ça m'a plu immédiatement. J'avais lu son album *Nuit*²⁰ dans lequel elle joue avec la lumière. J'y ai vu une accroche avec mon imaginaire. En plus, notre proximité géographique a beaucoup aidé à la réalisation de l'album. Les paysages de cet univers, Emmanuelle les avait déjà dans les yeux.

EE : C'est vrai que c'est quelque chose qui m'habite. De la maison de mon enfance, on voit les terrils de Lodelinsart. Ce sont des villes où ces paysages sont les stigmates d'une période passée et on vit avec ça. On voit ce que ça peut laisser comme marques sur les gens, la culture, les individus.

CN : Des marques de tristesse et des marques de lumière aussi. Quand j'étais guide au musée du Grand-Hornu et que je recevais les classes, je demandais à un ancien mineur de venir. Bien sûr, il parlait des conditions sociales difficiles, mais il parlait de la beauté du métier, de la fraternité des gens, il parlait de beaucoup plus de choses positives. C'est pour ça que, dans l'album, on voit le papa reprendre son souffle en sortant de la mine avec le sourire lorsqu'il rentre chez lui pour embrasser son enfant qui s'endort. Ce qu'a fait Emmanuelle superbement, c'est un livre noir avec de la lumière, c'est un livre contraste. Plus c'est noir, plus c'est lumineux.

²⁰ *Nuit*, op. cit.



D'où vous est venue cette envie d'écrire sur le noir quart d'heure ?

EE : Personnellement, je ne connaissais pas cette tradition.

CN : Avant le déménagement à la campagne, j'habitais dans une maison de corons. L'expérience qui m'a donné envie d'écrire ce livre-là, c'est mon souvenir d'enfant des terils. C'était comme des montagnes, il y avait des fumerolles, c'était un vrai terrain de jeu. Ce sont des souvenirs de famille aussi.

Pourquoi avoir choisi le genre du livre jeunesse ?

CN : Pour moi, le noir quart d'heure est un souvenir d'enfance, je demandais à ma mère de me raconter une histoire. C'est quelque chose qui s'adressait à un enfant dans ma famille. Un livre pour enfants est transgénérationnel et c'était donc naturel de choisir ce genre. Mon rêve est qu'avec le livre se répande l'envie de faire des noirs quarts d'heure. Ce petit livre est l'ambassadeur idéal pour cette idée-là.

Nous pourrions imaginer relancer cette tradition, dans le cadre du Plan lecture²¹ par exemple ?

CN : Grâce au livre, il y a plusieurs associations ou bibliothèques qui lancent des noirs quarts d'heure qui dépassent les frontières du Borinage. Cette semaine-ci, j'ai reçu des témoignages de la bibliothèque de Nyon en Suisse, mais également du Québec. Par exemple, l'association *Le goût de lire* en pays d'Apt a organisé un noir quart d'heure²². Chaque enfant devait raconter une histoire de trois à quatre lignes dans le noir. Souvent, on dit que les en-

fants ne peuvent plus accéder à une forme de lenteur, mais, quand on arrive à faire ralentir les choses, ils sont très calmes. Il y a une sorte de petite magie de dire : « Maintenant, on va parler dans le noir. » Il y a alors une écoute particulière qui se fait par l'occultation. La Fondation Mons 2015 en a organisé également. Une équipe de comédiens faisait un noir quart d'heure dans des lieux où l'on ne s'y attendait pas comme dans un supermarché, lors d'un match de basket ou, encore, dans des hôpitaux.

Le voyage est très présent dans votre œuvre Carl Norac. D'où vous vient ce goût du voyage ?

Mon premier tour du monde fut dans les livres. J'adorais lire au sujet d'un pays différent. Je change de pays presque dans chacun de mes livres²³ pour donner ce goût du voyage que j'ai eu. Mon fantasme d'adolescent était l'écrivain voyageur. Mes poètes préférés sont notamment Blaise Cendrars ou encore Nicolas Bouvier qui sont des écrivains voyageurs extraordinaires. À chaque fois que je voyage, je reviens avec une histoire dans mes bagages.

Dans vos livres, Emmanuelle, on ne retrouve pas le voyage, mais plutôt des sujets difficiles, voire tabous, comme le deuil, le chômage...

EE : J'aime observer les gens, les comprendre. Je suis très réceptive, certains contextes vont me happer inconsciemment. Le thème du chômage²⁴ se situait à l'époque des fermetures des usines Renault à Bruxelles. *Au revoir, Papa*²⁵ est un texte que j'avais besoin d'écrire. J'ai perdu mon père un peu après avoir fini mes études d'illustration. C'est Christiane Germain, précédemment éditrice chez Pastel, qui avait donné mon texte à Émile Jadoul. Ce sont des sujets qui touchent tout le monde, même si on n'a pas envie d'en parler avec les enfants. Ça s'impose, mais, attention, ce ne sont pas des livres médicaments. Maintenant, à votre tour de savourer un noir quart d'heure... ●

● ● Infos :
 ● ● www.carlnorac.com
 ● ● www.eeckhout-emmanuelle.be

²¹ Voir sur le site www.culture.be.

²² Voir leur site sur <http://legoutdelire.over-blog.com/>

²³ Notamment avec l'illustratrice A.-C. De Boel : *Asha*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2010 ; *Le Petit Sorcier de la pluie*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2006.

²⁴ *Un papa à domicile*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2005.

²⁵ É. Jadoul, *Au revoir, Papa*, Pastel, Bruxelles, L'école des loisirs, 2006.